

En 1918, dans un article intitulé *Les correspondances de vocabulaire entre l'indo-iranien et l'italo-celtique*, le celtisant Français Joseph Vendryes relève plusieurs similitudes entre ces quatre vocabulaires, dans les domaines religieux, éthique, juridique et politique. Il en conclut : «L'Inde et l'Iran d'une part, de l'autre l'Italie et la Gaule, ont conservé en commun certaines traditions religieuses, grâce au fait que ces quatre pays sont les seuls du domaine indo-européen à posséder des collèges (ou des classes) de prêtres. Brahmanes, druides ou pontifes, prêtres du védisme ou de l'avestisme, malgré les différences qui ne frappent que trop les yeux, ont tout de même ceci de commun de maintenir chacun une tradition antique. Ces organisations sacerdotales supposent un rituel, une liturgie du sacrifice, bref un ensemble de pratiques, de celles qui se renouvellent le moins.[...] Mais il n'y a pas de liturgie ni de rituel sans des objets sacrés dont on garde les noms, sans des prières que l'on répète sans y rien changer. De là, dans les vocabulaires, des conservations de

mots qu'on ne s'expliquerait pas autrement.»

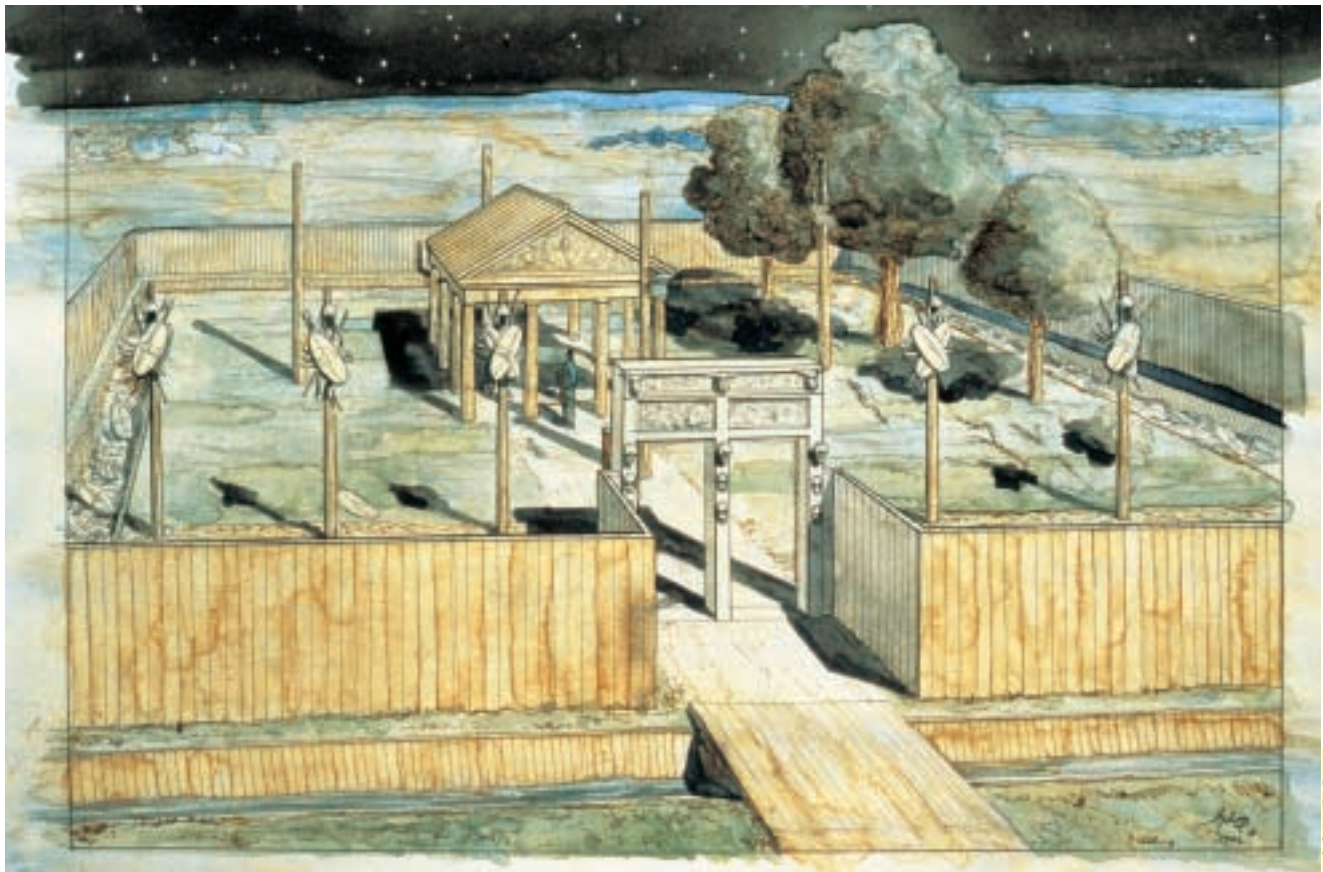
Ce constat est aujourd'hui confirmé par l'archéologie : la religion gauloise n'est pas isolée parmi les autres cultes du monde antique. Dans les formes du culte ou dans la nature du personnel sacerdotal, les similitudes avec les faits latins, grecs ou orientaux sont nombreuses. Les druides ont de multiples points communs avec les flamines, prêtres romains qui ont gardé les aspects les plus archaïques, les mages perses et les brahmanes. Issus souvent de familles royales, ils forment des castes ou des classes fermées qui, pour autant, ne les éloignent pas des plus hautes responsabilités. Ils tissent une subtile dialectique avec le pouvoir militaire, au prix d'un conservatisme dans les façons de vivre, le mode de recrutement, la pratique du culte.

Les sanctuaires celtes

La découverte, depuis 20 ans, sur le territoire de la Gaule, de sanctuaires analogues à ceux du monde gréco-romain a confirmé ces similitudes. Ces

sanctuaires accueillait des rites beaucoup plus riches et complexes que la simple cueillette du gui. Ce sont des enclos sacrés, matérialisés par des murs, contenant des autels et des temples et où l'on pénètre par un porche monumental. Toutes ces constructions sont de bois et de torchis, mais richement décorées et conçues dans une architecture inspirée des modèles grecs : les temples, de plan quadrangulaire et ouverts par une colonnade, ressemblent aux temples grecs. Les Celtes, qui s'aventurèrent dans les grands sanctuaires grecs de Delphes ou de Dodone à la fin du IV^e siècle, y ont-ils trouvé des modèles, ou leurs influences sont-elles plus anciennes encore ?

En France, une cinquantaine de ces sanctuaires ont été reconnus. Ils sont en majorité sur le territoire des peuples belges (Picardie, Normandie, Champagne-Ardenne). Les plus anciens datent de la fin du IV^e ou du début du III^e siècle avant notre ère ; ils sont utilisés jusqu'à la conquête, puis sont progressivement romanisés. Réparties régulièrement, ces installations



4. LE SANCTUAIRE DE GOURNAY-SUR-ARONDE, dans l'Oise, a un plan typique des sanctuaires celtes. On accédait à l'enceinte sacrée, entourée d'un fossé et d'une palissade, par un porche. En son centre, un petit temple carré abritait une fosse sacrée où étaient

précipités les animaux sacrifiés. Le temple est ici dessiné sous une forme classique que les Celtes ont pu contempler en Grèce ou en Italie lors de leur migration à la fin du IV^e siècle. Les os étaient ensuite exhumés et les crânes exposés sur le porche.

marquent l'appropriation du territoire par les nouvelles tribus celtes que sont les Belges, et indiquent ensuite l'organisation de ce même territoire. La fouille d'une dizaine de sanctuaires montre l'existence d'une hiérarchie : sanctuaire local, en liaison avec une communauté villageoise ou urbaine, sanctuaire symbolisant le territoire occupé par une tribu, sanctuaire central de la cité, commun à tout le peuple, enfin très grand sanctuaire, peut-être de nature confédérale, où se scellent les alliances guerrières ou diplomatiques.

L'un de ces grands sanctuaires est en cours de fouille à Ribemont-sur-Ancre, dans la Somme. À la fois le plus riche et le mieux conservé des lieux de culte de l'Europe celtique, cet exemple des grands sanctuaires éclaire la nature et la fonction d'aménagements complexes, souvent mal conservés sur les autres sites. Ces installations architecturales et les vestiges de l'activité cultuelle qu'elles permettaient révèlent la mentalité religieuse des Gaulois.

Un enclos sacré, propriété divine, était entouré d'autres espaces, aussi enclos, aux fonctions certainement multiples. La surface restreinte de l'aire sacrée (50 mètres par 50 mètres) et son encombrement par les installations cultuelles et les offrandes ne permettaient l'accès qu'à quelques dizaines de participants aux cultes, prêtres et dignitaires politiques. Ce lieu était toutefois alimenté du produit du butin de milliers de guerriers qui y entassaient les armes et les corps des ennemis tués. La périphérie de l'espace sacré était aménagée pour accueillir les corps d'armée triomphants qui venaient rendre hommage à un dieu de la guerre, et des foules populaires qui y pratiquaient leurs dévotions. Un vaste enclos devant l'aire sacrée contient une multitude de foyers, vestiges des pratiques sacrificielles les plus communes. Au-delà de cette esplanade, de vastes espaces ouverts, où un théâtre et deux ensembles thermaux ont été installés pendant l'époque gallo-romaine, accueilleraient peut-être, dès l'époque gauloise, des rassemblements de nature politique, juridique ou même ludique.

Qui étaient les desservants, nécessairement nombreux, de ces installations cultuelles et politiques ? La diversité des activités qui se déroulaient à Ribemont-sur-Ancre (sacrifices, érection des trophées, rites de la vie civile et militaire, assemblées politiques et peut-être judiciaires, fêtes) exigeait les compétences que Posidonius, via César, attribue aux druides. Ces compétences étaient-elles réunies chez les mêmes hommes ou, au contraire, partagées suivant une hiérarchie ? Les textes sur ce sujet ne sont guère explicites. Les fouilles des habitats situés près du sanctuaire de Ribemont-sur-Ancre apporteront des éléments de réponse. Il nous reste aussi à découvrir des sépultures de druides, dont aucune n'a été reconnue à ce jour.

Des sacrifices animaux

Nous avons en revanche reconstitué des gestes rituels qui s'accomplissaient en ces lieux. Le premier grand sanctuaire gaulois reconnu comme tel et que nous avons fouillé exhaustivement, à Gournay-sur-Aronde, dans l'Oise, a révélé une forme originale de sacrifice animal. Au centre de l'aire sacrée, l'autel était une grande fosse de quatre mètres de longueur et de deux mètres de profondeur. Des taureaux, des vaches et des bœufs y étaient amenés et sacrifiés de différentes façons : ils étaient le plus sou-

vent égorgés, parfois abattus d'un coup de hache sur la nuque, d'un coup de merlin ou de lance dans le frontal, opération beaucoup plus difficile à réaliser. La bête était immédiatement précipitée dans la fosse-autel, sans que soit prélevé le moindre morceau pour les prêtres et les assistants. L'animal était abandonné à une divinité censée habiter dans la terre et communiquer avec les humains par l'intermédiaire de la fosse sacrée.

La dépouille animale demeurait là de six à huit mois, le temps que le produit de la putréfaction pénètre le sol et alimente la divinité. À une date indiquée par l'état des relations anatomiques de la carcasse (seule la colonne vertébrale devait encore se maintenir), les restes étaient exhumés. Le crâne était accroché au porche du sanctuaire, une partie des ossements quittait le sanctuaire et une autre était jetée dans le fossé de clôture de l'aire sacrée. Un tel type de culte, adressé à une divinité de la Terre, proche des morts et honorée par des victimes animales entières qu'on laisse pourrir, est bien connu dans le monde grec : on le qualifie de «chthonien».

Si l'on en croit la nature des offrandes, plus de 2 000 armes et aucun autre objet, ce sanctuaire de Gournay-sur-Aronde était dédié à une divinité de la guerre (de telles divinités ont souvent un caractère infernal) et, comme à Ribemont-sur-Ancre, la communauté dont il dépendait venait y déposer son butin de guerre sous forme de trophées. Les armes que nous avons exhumées ne sont qu'une petite part d'un nombre considérable de panoplies complètes prises aux ennemis et rapportées au sanctuaire : elles témoignent de multiples combats. Chaque panoplie comprenait une épée, dans son fourreau magnifiquement orné, attachée à l'aide d'un baudrier en métal, un bouclier et des lances.

Comme les dépouilles animales, ces trophées suivaient un cycle de putréfaction et de rejet dans le sanctuaire. Laisés à l'air pour qu'ils s'y dégradent, on attendait qu'ils tombent au sol pour les détruire symboliquement et les rejeter avec les os de bovidés dans le fossé de clôture



5. LES OS DES GUERRIERS, ramassés sur les dépouilles après la disparition des chairs, étaient traités en plusieurs étapes. Ils étaient d'abord empilés pour fabriquer les parois d'un autel. Ils étaient ensuite cassés et brûlés, puis jetés dans une fosse sacrée qui assurait une communication entre les hommes et une divinité souterraine. Celle-ci régnait sur les morts et assurait le cycle perpétuel de la régénération.